

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES DEUX FRÈRES

XXXV

LA MAISON BLANCHE—(Suite.)

— Bah ! répondit Nicolas, j'en ai monté de plus ombrageux que lui.

— Heureusement, ajouta le gendarme, il fait mauvais temps

pour les affûteurs aujourd'hui.

Et les deux gendarmes se séparèrent.

Pour expliquer les dernières paroles qu'ils venaient d'échanger, il suffira de dire que Nicolas Sautereau montait un jeune cheval qu'il avait acheté il y avait huit jours, et qui, deux fois déjà, avait failli le faire tuer.

La première fois, comme il longeait la forêt au petit jour, Nicolas avait entendu un coup de fusil dans une enceinte voisine. Au bruit, le cheval s'était emporté, et pendant une heure, à travers champs et taillis, menant un galop furieux, sans que son cavalier pût le maîtriser, il avait franchi tous les obstacles et failli l'abattre vingt fois.

Deux jours après, les ailes d'un moulin à vent lui avait causé la même épouvante.

Nicolas prit le chemin de Beurevoir et poussa son cheval, car la violence du vent et de la pluie augmentait toujours; et bien qu'on fût en novembre, de temps en temps la voûte plombée du ciel s'ouvrait et laissait entrevoir un muet éclair.

Mais tout à coup, et pour la première fois de la soirée, un coup de tonnerre se fit entendre.

C'était bien autre chose en vérité qu'une détonation d'arme à feu. Le cheval fit un bond prodigieux, se cabra, puis se jeta à fond de train hors du chemin, emportant son cavalier, impuissant à le réduire, à travers la nuit et l'espace.



La Fouine était provisoirement sa femme de ménage.

La lutte entre la monture et le cavalier n'eût pas été bien longue cependant, sans un nouveau coup de tonnerre; puis un autre encore qui se succédèrent à quelques minutes d'intervalle. Alors Nicolas comprit qu'il n'avait plus qu'à invoquer la Providence, car le cheval s'était capuchonné, et, appuyant sa mâchoire inférieure à son poitrail, il paralysait complètement l'action du mors.

Nicolas tournait maintenant le dos à la forêt; le cheval s'était jeté au milieu du vignoble qui se dirige en pente douce vers la Loire. Ce vignoble est coupé çà et là de terres arables, et, au milieu de ces terres, il y a d'anciennes carrières abandonnées et de profondes marnières. Par la nuit noire qu'il faisait, il était impossible au brigadier de se rendre compte maintenant de la direction qu'il prenait.

Un dernier roulement

de tonnerre acheva de rendre le cheval fou, en même temps qu'il montrait à Nicolas, à dix mètres de lui, une de ces carrières d'où on avait longtemps extrait de la pierre à bâtir.

Le cheval y courait tête baissée; Nicolas fit un dernier effort — effort impuissant ! pour arrêter son cheval. Mais il était trop tard; l'animal manqua des pieds de devant, et tomba dans le précipice d'une hauteur de dix pieds, entraînant avec lui son cavalier. La chute fut terrible; Nicolas, tout meurtri, perdit un moment connaissance.

Quand il revint à lui, il se tâta, comme on dit, et ne se trouva rien de brisé. Ses quatre membres étaient intacts, mais la tête avait porté sur une pierre, et il avait une large balafre au front. Quant au cheval, il s'était tué sur le coup.

Le pauvre gendarme étancha comme il put le sang qui coulait de son front, se traîna jusqu'à une sorte de sentier crayeux qui conduisait hors de la carrière, toujours sous la pluie diluvienne et battue par ce vent terrible qui déracine les arbres et jette bas les maisons.

Où était-il? Il ne le savait pas.

La campagne paraissait déserte, et l'horizon était de plus en plus noir...

Soudain, une faible clarté, un petit point lumineux lui apparut dans l'éloignement. Nicolas fixa ses yeux dessus, comme le marin perdu sur l'étoile qui brille tout à coup. Cette lumière n'avancait ni ne reculait.

— C'est une maison, pensa Nicolas.

Et il se traîna comme il put à travers les champs boueux, les fossés et les vignes, tombant quelquefois, quelquefois s'arrêtant pour laissé passer une rafale furieuse, parfois aussi pour essuyer le sang qui inondait son visage; mais toujours les yeux tournés vers cette lumière, et prenant courage à mesure qu'il s'en approchait.

D'abord il crut que c'était une ferme; mais bientôt un large sillon blanchâtre qui coupait en deux la terre brune, et qu'il reconnut pour être la route de Châteauneuf à Gien, le détrompa. C'était une petite maison isolée au bord du chemin, et devant laquelle Nicolas avait passé bien souvent.

Les forces du brigadier étaient épuisées; il perdait beaucoup de sang, et il était temps qu'il arrivât, car il tomba au seuil de la maison en appelant au secours.

Et lorsque les gens de la maison accoururent, ils trouvèrent le gendarme évanoui pour la seconde fois.

Quand Nicolas Sautereau revint à lui, il était couché tout vêtu sur un lit, et deux femmes étaient à son chevet.

On lui avait bandé le front et lavé le visage.

De ces deux femmes, l'une était déjà vieille, l'autre était jeune, et Nicolas fut frappé de sa beauté.

C'étaient évidemment la mère et la fille.

— Eh bien! monsieur, lui dit celle-ci avec douceur, comment vous trouvez-vous?

— Mieux, répondit Nicolas, qui leva sur les deux femmes un regard de gratitude. Mais... où suis-je?

— A la Maison-Blanche, répondit la jeune fille avec un sourire triste. Nous allions nous coucher, ma mère et moi, quand nous vous avons entendu appeler au secours. Mais cela va mieux, n'est-ce pas? Et puis ma mère, qui si connaît un peu, puisque mon pauvre père était médecin, dit que votre blessure n'est pas dangereuse. Seulement, elle a saigné beaucoup, et c'est ce qui a amené votre faiblesse.

Les mots de Maison-Blanche et de médecin mirent tout de suite le brigadier sur la voie.

— Ah! dit-il, vous êtes madame et mademoiselle Langevin?

— Oui, dit la jeune fille.

— Chères dames, dit le brigadier, comment vous remercier de ce que vous avez fait pour moi?...

— Ce que nous avons fait est bien simple, dit la femme âgée. Mais que vous est-il donc arrivé?

Nicolas sauta à bas du lit, secoua ses membres contusionnés et s'approcha du feu qui flambait dans la cheminée.

— J'ai failli me tuer, dit-il.

Et il raconta la course folle qu'il avait menée à travers champs, emporté par son cheval épouvanté, et sa terrible chute dans la vieille carrière.

— C'est une permission de la Providence, dit la mère, que vous ne vous soyez point tué sur le coup avec votre cheval.

— Ma mère, répondit la jeune fille avec tristesse, Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont foi en lui.

— Hélas! dit madame Langevin avec un soupir, Dieu l'entend, mon enfant, car il nous a bien éprouvés déjà!

Et Nicolas vit errer une larme dans les yeux de la pauvre femme.

— Oui, ma mère, dit encore la jeune fille, il est certain que Dieu, en nous reprenant mon père, nous a éprouvés cruellement. Mais qui sait? peut-être nous réserve-t-il des jours meilleurs.

Nicolas regardait attentivement ces deux femmes et devinait que la mort du chef de la famille n'était pas la seule épreuve que Dieu leur eût fait subir.

Le jour commençait à poindre, la pluie ne tombait plus et le vent s'était apaisé.

Il fallait que l'évanouissement du gendarme eût duré longtemps, soit dans la carrière, soit depuis que les deux femmes l'avaient recueilli, car l'Angelus tintait dans le lointain à l'église de Châteauneuf.

Presque au même instant, on entendit le bruit d'un cabriolet sur la route et, peu après, ce cabriolet s'arrêta devant la Maison-Blanche.

Alors, tandis qu'on frappait à la porte, les deux pauvres femmes se regardèrent en pâlissant.

### XXXVI

#### UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Qu'étaient-ce que madame et mademoiselle Langevin?

C'est ce que nous allons vous dire en peu de mots.

Dix années auparavant, un médecin étranger était venu s'installer à Châteauneuf.

Il avait une femme et deux enfants, un fils et une fille.

C'était un homme encore jeune, au front intelligent, à la parole douce et persuasive et qui, tout d'abord, plut à la petite population campagnarde au milieu de laquelle il venait chercher une clientèle. Le docteur Langevin arrivait de Paris, où il avait su, tout jeune, acquérir une réputation.

Quel motif bizarre l'amenait dans un petit pays? quel drame avait passé dans sa vie? La province sait tout, car elle est curieuse et cancanière, et bientôt les malheurs du docteur Langevin furent connus à Châteauneuf. Le malheureux praticien avait été impliqué dans un procès criminel, accusé d'avoir coopéré à un infanticide; son innocence avait été reconnue, mais il avait été emprisonné pendant six mois; il s'était assis sur les bancs de la Cour d'assises, et le procès l'avait ruiné en lui enlevant sa clientèle.

Il avait rassemblé les débris de sa modeste fortune et était venu s'établir à Châteauneuf, déjà malade, déjà miné par le chagrin. Il avait lutté quatre ou cinq ans avec courage; mais le mal et le chagrin avaient fini par triompher.

Le docteur Langevin était mort, laissant à sa veuve et à ses enfants, pour tout héritage, cette maisonnette entourée d'un jardin qu'on appelait la Maison-Blanche.

Sa fille avait alors dix ans, son fils dix-huit.

Le jeune homme était entré au Val-de-Grâce, en était sorti comme aide-chirurgien et avait été envoyé en Afrique dans un régiment. Sur sa modeste paye, le brave jeune homme prélevait une somme de cinquante francs par mois qu'il envoyait à sa mère et à sa sœur.

Les deux femmes, retirées à la Maison-Blanche, faisaient leur petit ménage elles-mêmes, travaillaient du matin au soir à d'ingrats ouvrages de couture et ne parvenaient pas à nouer les deux bouts.

M. Langevin avait laissé quelques dettes en mourant, une surtout qui était énorme, eu égard à la modeste position des deux femmes : il avait emprunté jadis douze cents francs.

Le créancier était un paysan âpre entre tous. Le prêt avait eu lieu pour six années.

Madame Langevin avait payé les intérêts exactement ; mais elle était hors d'état de rembourser une pareille somme à l'échéance. Elle était donc allée voir son créancier, le suppliant de lui accorder du temps. Mais le paysan avait refusé, disant qu'il voulait acheter deux arpents de vigne et qu'il avait besoin de son argent. L'échéance était arrivée, les pauvres femmes n'avaient pu payer. Alors le créancier impitoyable avait mis son billet dans les mains d'un huissier, qui avait marché, comme on dit.

Or, le cabriolet qui, ce matin-là, venait de s'arrêter à la porte, était celui de maître Vénard, huissier à Gien, agissant au nom et pour le compte de Jean-François Tardiveau. C'était le nom du créancier.

Les deux femmes avaient pâli en voyant entrer cet homme qui, lui aussi, fut un peu surpris de voir le brigadier Nicolas Sautereau assis au coin du feu.

L'huissier venait saisir.

Nicolas connaissait l'huissier ; il devina le drame qui allait se jouer.

Maître Vénard était un homme de quarante ans, à la figure joviale et toute ronde, une bonne pâte d'huissier, comme on en trouve quelquefois en province et qui proviennent très souvent, en cachette, le malheureux contre lequel ils vont instrumenter. Maître Vénard avait écrit huit jours auparavant à madame Langevin une lettre toute confidentielle, dans laquelle il la prévenait qu'il serait obligé de venir saisir. Mais il lui conseillait de voir un notaire des environs dont il lui donnait l'adresse et qui, bien certainement, pourrait lui faire trouver douze cents francs sur sa maison.

Madame Langevin avait suivi le conseil ; mais le notaire qu'elle était allée voir n'avait pas d'argent.

— Ma chère dame, dit maître Vénard en entrant, je pense que vous avez suivi mon conseil ?

— Hélas ! oui, monsieur, dit la veuve en essuyant une larme, mais je n'ai pas réussi.

— Quel malheur ! murmura l'huissier. Mais c'est que je viens saisir, ma pauvre dame...

Et il dégacha la porte, car il était resté sur le seuil, pour laisser entrer son clerc.

Le clerc avait sous le bras une serviette en maroquin et dans l'oreille une plume.

— Saisissez, monsieur, dit la jeune fille avec un accent de douleur calme.

— Mais, ma pauvre enfant, dit la mère en éclatant en sanglots, où irons-nous, s'il nous faut quitter cette maison ?

— Dieu est bon, répondit la jeune fille, il aura pitié de nous tôt ou tard.

— Faites votre devoir, monsieur, dit madame Langevin d'une voix éteinte.

Jusqu'à là, Nicolas était demeuré silencieux et n'avait pas cru devoir intervenir. Mais alors il dit à l'huissier :

— De quelle somme s'agit-il ?

— Hélas ! répondit maître Vénard, d'une grosse somme, douze cents francs, plus les frais.

— Mais cette maison est à vous ? dit le brigadier en s'adressant à madame Langevin.

— Oui, monsieur.

— Elle vaut certainement plus de douze cents francs...

— Oh ! certes oui.

— Eh bien, dit Nicolas, si M. Vénard veut nous donner quarante-huit heures, je me fais fort de trouver douze cents francs à Châteauneuf.

La veuve eut un cri de joie. Quant à mademoiselle Langevin elle leva sur le gendarme un regard céleste.

— Vrai ! monsieur, dit-elle, il y aurait à Châteauneuf quelqu'un qui viendrait à notre aide.

— Je le crois, mademoiselle.

L'huissier paraissait indécis. Nicolas lui frappa sur l'épaule :

— Allons ! mon maître, lui dit-il, venez déjeuner à Châteauneuf avec moi, nous arrangerons ça. D'ailleurs, vous me rendrez service en me reconduisant, car je suis à pied.

— A pied ? — fit l'huissier étonné. Puis remarquant le mouchoir qui ceignait le front de Nicolas : — Mais que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai été jeté dans une carrière par mon cheval, qui s'y est tué, et j'ai eu la chance d'en sortir. Mais je crois bien que sans ces dames du bon Dieu, ajouta Nicolas ému, je serais mort de froid cette nuit.

— Eh bien ! dit l'huissier, qui savait bien que Nicolas Sautereau était un homme sérieux qui ne s'avavançait pas légèrement, si c'est comme ça, allons à Châteauneuf.

Et il fit monter le brigadier dans son cabriolet, et tous deux partirent accompagnés des bénédictions des deux pauvres femmes.

Une fois en route, le brigadier dit à l'huissier :

— Ce n'est pas la peine d'aller chez le notaire.

— Pourquoi ?

— Parce que l'argent est tout trouvé.

— Comment cela ?

— Ecoutez, dit naïvement le brigadier, depuis vingt ans que je suis au service, j'ai fait quelques économies, j'ai bien une quinzaine de cent francs quelque part.

— Et vous allez le prêter ?

— Pourquoi pas ? dit simplement Nicolas.

— Et votre cheval que vous allez être obligé de remplacer ? Je sais bien que l'État vous indemniserait... mais ça prend du temps... et...

— J'ai ma sœur la Mariette qui est dans le Val, à trois lieues de Châteauneuf, répondit Nicolas. Son mari est à son aise. Si j'ai besoin d'une centaine d'écu, ils me les prêteront.

— Vous êtes un fier brave homme, dit l'huissier en regardant Nicolas. Mais vous n'avez pas d'argent chez vous ?

— Si fait bien.

— Au reste, vous l'eussiez eu placé, que vous auriez tou-

jours en du temps pour le retirer, il faudra perdre quatre ou cinq jours.

— A quoi faire ?

— Mais dame ! à prendre l'inscription au bureau des hypothèques.

— Fi ! dit le brigadier. Est-ce que j'ai besoin de ça ? ces braves dames me feront leur billet. J'ai confiance en elles, à quoi bon les humilier par une hypothèque ?

L'huissier ne répondit pas, car son cheval venait de s'arrêter subitement et refusait d'avancer.

Il y avait quelque chose de couché en travers de la route, et ce quelque chose c'était une femme.

Était-elle ivre, dormait-elle ou n'était-ce plus qu'un cadavre ? C'est ce qu'il eût été difficile de dire à la première vue.

Le brigadier sauta hors du cabriolet.

La femme paraissait dormir, mais en réalité elle était évanouie. C'était une pauvre femme en haillons.

Le brigadier la prit dans ses bras, en disant :

— Je crois bien qu'elle est à moitié morte de besoin.

Elle était nu-pieds, et ses pieds étaient en sang.

Nicolas la porta dans le cabriolet :

— Vite à Châteauneuf ! dit-il à l'huissier. Je crois bien qu'elle va mourir.

Le mouvement de la voiture fit rouvrir les yeux à la pauvre femme.

— Oh ! j'ai faim ! murmura-t-elle, et j'ai bien froid.

Mais soudain Nicolas jeta un cri...

Dans cette femme déguenillée, il avait reconnu la Fouine, cette sombre et triste héroïne du drame de la « Fringale. »

Une heure après, on eût trouvé la Fouine provisoirement installée dans une chambre de la caserne de gendarmerie.

Comment le brigadier l'avait-il retrouvée, sur la route de Gien à Châteauneuf ?

C'était toute une histoire, et cette histoire, la Fouine l'avait ainsi racontée au brigadier, lorsque, ramenée à Châteauneuf, couchée dans un bon lit, entourée de soins, elle était revenue à elle :

— Ah ! mon bon monsieur Sautereau, disait-elle après avoir apaisé cette faim canine à laquelle elle avait failli succomber, sans vous je serais morte ! et morte de faim... Je suis si malheureuse.

— Mais d'où venez-vous ? où allez-vous ? demanda le brigadier.

— Je sors de Melun, vous savez bien que j'avais été condamnée à dix ans de réclusion. J'ai fait mon temps.

— Comment ! murmura Nicolas, il y a donc dix ans de cela ?

— Mais oui, mon bon monsieur, dix ans et six mois. Mon temps fini, on m'a renvoyée. Je suis allée à Paris d'abord, espérant trouver de l'ouvrage, mais les gens qui sortent de prison, vous savez, on n'a guère confiance en eux. J'ai fait plus de dix places en quelques semaines, j'ai été garde-malade, balayeuse de rues, laveuse de vaisselle. Quand on apprenait que je sortais de la centrale, on me renvoyait.

« Un marchand de bestiaux de Nevers qui était venu à Paris m'embaucha le mois dernier pour aller à Poissy, l'aider à conduire des moutons. Il fut content de moi et m'emmena à Nevers. Mais, à Nevers, sa femme a su qui j'étais, elle m'a chassée. C'est de Nevers que je reviens, à pied et mendiant mon pain. Mais on n'est guère charitable dans ce pays. et quand vous m'avez trouvée sur la route, il y avait près de deux jours que je n'avais mangé. »

Cette narration était à peu près vraisemblable. Nicolas l'adapta sans réserves.

— Ma bonne femme, dit-il à la Fouine, à tout péché miséricorde. Vous avez payé votre dette à la société, il est juste que la société vous vienne en aide. Vous êtes malade, vous resterez ici jusqu'à ce que vous soyez rétablie ; et puis on vous donnera de l'ouvrage quelque part sur ma recommandation. En attendant, vous rapetasserez mes nippes et ferez mon ménage, car je suis garçon.

La Fouine s'était mise à pleurer d'attendrissement et elle avait arrosé de ses larmes la main du brigadier Nicolas Sautereau.

Celui-ci avait alors songé à tenir sa promesse vis-à-vis des dames de la Maison-Blanche.

Il avait emmené maître Vénard, l'huissier de Gien, déjeuner au cabaret, c'est-à-dire dans ce café où se réunissait chaque soir la petite bourgeoisie de Châteauneuf, et dans lequel nous avons autrefois fait connaissance avec M. Victor de Saint-Julien. Puis il lui avait compté une somme de douze cent trente francs en échange du billet souscrit par feu M. le docteur Langevin. L'huissier abandonnait ses honoraires et ses frais.

L'huissier s'en était allé en disant que le brigadier de Châteauneuf était le plus honnête homme du monde.

Nicolas lui avait bien demandé le silence, mais maître Vénard n'était pas homme à taire une bonne action.

En s'en retournant à Gien, il ne put résister au plaisir d'entrer chez les pauvres femmes de la Maison-Blanche.

La mère eut un mouvement d'effroi en le voyant.

Mais l'huissier avait un bon sourire sur sa face épanouie et il dit à la veuve :

— Ne craignez plus rien, madame, votre affaire est arrangée !

La jeune fille joignit les mains :

— Vous avez donc trouvé de l'argent ? dit-elle.

— C'est le brigadier qui en a trouvé.

— Chez qui ? demanda la veuve.

— Chez lui, donc ! répondit maître Vénard. Je suis payé. Il voulait me laisser le billet pour que je vous le rapporte, mais je n'ai pas voulu m'en charger, il aura le plaisir de vous le rendre lui-même.

— Mais, dit madame Langevin, comment donc cela a-t-il pu se faire aussi vite ? Je croyais qu'il fallait aller à Orléans pour prendre une hypothèque.

— Il ne veut pas d'hypothèque, il a confiance en vous.

Les deux femmes pleurèrent d'attendrissement et l'huissier repartit.

Le lendemain Nicolas se présenta à la Maison-Blanche, il était venu à pied et n'était pas en uniforme.

Vêtu comme un militaire en bourgeois, rasé de frais, Nicolas avait vraiment bonne tournure.

Il était alors dans sa trente-huitième année.

— Ah ! monsieur lui dit madame Langevin, comment vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous ?

— En me permettant de venir vous voir quelquefois, répondit Nicolas en posant discrètement le billet sur la cheminée, et si jamais vous avez encore besoin de moi...

En parlant ainsi il regardait mademoiselle Langevin.

(A CONTINUER.)

Dans le numéro du 22 courant, ce journal commencera la publication d'un roman historique canadien, intitulé : LE GRAND VAINCU. Il est rempli d'intérêt.

## LA DUCHESSE DE NEMOURS

## QUATRIÈME PARTIE.

## II

## LES CHEVEAUX DU ROI

Le soleil se jouait dans les vitraux de la grande galerie qui s'étendait à l'ouest de la cour d'honneur; on entendait au dehors les cris tumultueux du populaire qui flairait une journée fertile en aventures. Dans l'enceinte de la cour les chevaux piaffaient et l'on préparait en grande solennité les montures des personnes royales.

La nuit qui venait de s'écouler avait été mieux employée que bien des jours; par les soins de Louis, duc d'Orléans, des compagnies étaient arrivées la veille de toutes les provinces voisines; les seigneurs de l'ancien parti d'Armagnac relevant tous ensemble leurs bannières, étaient accouru à l'appel de leurs chefs, il y avait mille à parier contre un, que cette révolution qui s'annonçait allait être comme à l'ordinaire, le triomphe d'une faction. Le petit roi, en effet, ne comptait guère, c'était le parti d'Orléans qui allait succéder au parti de Bourbon, voilà tout. seulement ceux qui pensaient ainsi négligeaient dans leur calcul un élément nouveau qui venait de s'introduire à la cour de France, — ceux-là ne songeaient point à la jeune fille amenée du pays de Bretagne par le maréchal de Gié. Ceux-là ne savaient point l'histoire du fameux « qui qu'en grogne!... »

Du jour où la duchesse Anne avait passé la Loire, du jour où l'écusson d'hermines s'était accolé aux armoiries des rois de France, il n'y eût plus que le trône!

Cette nuit, Louis d'Orléans avait travaillé pour elle, s'il l'avait su d'avance peut-être Louis d'Orléans n'en eût-il travaillé que mieux. Toute la partie septentrionale de Paris avait été enlevée aux hommes d'armes de Graille et depuis l'heure de minuit les soldats d'Orléans étaient maîtres du Louvre, de sorte que le roi avait l'enceinte depuis la tour de Billy, derrière l'île Louviers jusqu'à la Tour de bois, au-delà de Saint-Thomas du Louvre. Il tenait en outre l'île de la Cité, la Tournelle et l'enceinte du midi jusqu'à la porte Saint-Jacques.

Graille et ses partisans, abandonné par madame la régente, étaient réduits à cette petite portion de la ville qui s'étendait de la rue de la Harpe à la tour de Nesle, ses soldats s'étaient retranchés à l'hôtel de la Marche et dans l'enceinte même de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Au sortir de la cour d'honneur du palais des Tournelles, la cavalcade descendit la rue Saint-Antoine, afin de gagner le quartier des halles. Les deux cadets de la Trémoille ouvraient la marche à la tête des sergents d'armes et massiers de la garde. Le roi venait ensuite sans escorte de seigneurs, ayant à ses côtés Madame la régente qui menait son cheval suivant l'étiquette au pas du cheval du roi, mais à une tête de distance en arrière.

Ce qui restait de ducs et pairs à Paris, dom Marie-Joseph Lobel, qui était bien le plus puissant de tous après la reine, le conseil de régence, le chancelier, le grand sénéchal et les vassaux principaux de la couronne, marchaient ensuite en gardant leur rang de préséance.

Derrière eux venaient Louis, duc d'Orléans et Anne de Bretagne.

Puis c'était une foule de gens de guerre conduits par leurs capitaines et portant à leurs lances de gaies banderolles comme un gage anticipé de victoire.

— Mon cousin, disait Anne de Bretagne au duc, vous avez eu grand tort de conduire le roi à cette mascarade indigne!

Louis d'Orléans était en train de lui conter, sur sa demande, ce qui s'était passé la nuit précédente dans les jardins du roi Salomon.

— Le roi le voulait, madame, répondit-il à l'observation de la jeune reine.

Celle-ci réfléchit un instant, puis elle dit de sa voix fermement accentuée.

— C'est différent, mon cousin, ce que le roi veut, il faut le faire.

Le duc d'Orléans reprit son récit et comme il arrivait au moment critique où Thibaut de Ferrières avait séparé le roi des onze chevaliers noirs, un mouvement subit et tumultueux se fit dans la haie de spectateurs qui bordait la rue Saint-Antoine.

— Je dégnai, Madame, disait le duc d'Orléans, et je criai du plus haut que je pus. Le roi! Sauvez le roi!...

— Au nom de Dieu! Monseigneur, répondit en ce moment, une voix dans la foule, ne sauvez-vous point à son tour celui qui a sauvé le roi?

Le duc Louis et Anne de Bretagne arrêtaient leurs chevaux en même temps.

Le duc jeta un regard étonné vers l'endroit d'où l'apostrophe était parti; c'était au coin de la rue Geoffroy Lasnier. La foule encombraient l'embouchure de cette rue et l'on voyait au milieu du populaire un homme d'armes qui portait les couleurs de Graille et qui se défendait de son mieux contre les attaques de la cohue.

— C'est un écorcheur de la Marche! cria-t-on, un taupin qui était là pour guetter le roi!

Et les horions de pleuvoir sur la toque heureusement doublée de fer et sur le justaucorps de l'homme d'armes. Il avait réussi à tirer son épée, mais il ne pouvait s'en servir, submergé qu'il était par le flot vivant.

— Que veux-tu de moi, l'homme? demanda Louis d'Orléans qui tourna la tête de son cheval vers la rue Geoffroy-Lasnier.

L'homme d'armes venait de se faire un peu d'aise en piquant de la pointe de son estoc les reins de deux ou trois truands.

— Monseigneur, répondit-il, faites qu'on me livre passage. Je suis Jérôme Ripaille, ancien soldat d'Armagnac, et vous m'avez vu de près à la journée d'Auxonne.

— Jérôme Ripaille? répéta le duc d'Orléans, il me semble que je me souviens de ce nom-là. La paix, bonnes gens, et faites place!

Les rangs de la foule s'ouvrirent aussitôt. En même temps une évolution avait lieu dans le cortège, le roi et madame la régente revenaient sur leurs pas pour voir ce qui se passait.

— Dieu vous garde, Monseigneur, s'écria joyeusement Jérôme, dès qu'il se vit libre.

Puis, fixant ses yeux hardis sur la jeune duchesse Anne, il ajouta:

— Je ne savais pas que vous eussiez pris femme!

Anne de Bretagne rougit pour la seconde fois et poussa son palefroi vers Charles qui approchait.

— Que me parlais-tu, tout à l'heure, de celui qui a sauvé le roi? demanda le duc d'Orléans.

La toilette de Ripaille n'était pas très bien en ordre; il y avait du sang et de la poussière à ses habits, le duc Louis l'examinait avec une certaine défiance.

— Quant à cela, murmura Jérôme, répondant à cette défiance même quoiqu'on ne l'eût point exprimée, je n'étais ni plus propre, ni mieux fait devant Auxonne quand ce coquin de Bourguignon vous mit sa dague sur la gorge, Monseigneur.

— Saint Dieu ! s'écria le duc, je me souviens !...

Mais Jérôme l'interrompit sans façon.

— A la bonne heure ! dit-il, c'est tout ce qu'il faut, car je ne viens point vous parler de cette vieille histoire, Monseigneur. Si vous vous souvenez de si loin, vous n'avez pas oublié que l'avant dernière nuit vous donnâtes l'accablade à un jeune homme qui venait de mettre vaillamment sa poitrine devant la poitrine du roi !

Charles VIII était là tout près avec Madame la régente qui restait silencieuse et morne comme si toutes choses désormais lui eussent été indifférentes. Le souvenir du danger qu'il avait couru mettait de la pâleur au front du roi ; madame Anne de Bretagne, qui venait derrière lui, écoutait et regardait.

— Un beau jeune homme, sur ma foi ! s'écria Louis d'Orléans, taille et visage de prince... n'est-ce pas, mon sire ?

Il était tourné vers Charles de France, celui-ci fit un signe de tête froid et baissa les yeux.

— Mon homme, dit Louis d'Orléans, qui mit la main sur l'épaule de Ripaille et baissa la voix, j'ai dit à ce jeune gentilhomme que si le roi oubliait par fortune, j'aurais de la mémoire pour deux.

— Vous, Monseigneur, murmura Jérôme, vous êtes un chevalier !

Les sourcils de la jeune duchesse étaient froncés violemment. Quand elle fronçait les sourcils de cette sorte, madame Anne n'était pas bonne à regarder.

— Oui, pensait-elle peut-être, celui-là est un chevalier... mais l'autre !

— Si l'enfant est en danger, poursuivait le duc Louis, dis-moi son nom, et sur ma foi de chrétien je ferai ce qu'il faut pour le sauver.

Jérôme fut un instant avant de répondre ; il se recueillait en lui-même, la solennité du moment mettait en lui une sorte de dignité inconnue.

— Il s'appelle Jean d'Armagnac ! prononça-t-il enfin d'une voix grave et lente.

A ce nom, un grand murmure se fit parmi les vassaux de la couronne et parmi les chevaliers. La régente frémit. Le petit roi releva la tête avec étonnement, tandis que le duc Louis lâchait la bride de son cheval pour joindre ses deux mains avec toutes les marques d'une émotion profonde.

— Jean d'Armagnac ! répéta-t-il, mais il n'y a pour porter ce nom que le fils de mon cousin Jacques, comte de la Marche et du duc de Nemours, lequel fut décapité traîtreusement au-devant les halles, tandis que moi-même j'étais en exil !

— Celui dont je parle, répliqua Jérôme, est le fils de votre cousin Jacques et de la duchesse Isabelle... Mais s'il vous plaît qu'il soit un jour comte de la Marche et duc de Nemours, comme son père, hâtez-vous, Monseigneur, car il est en grand danger de mort !

— Entre les mains de Graille peut-être ? s'écria le duc en pâlisant.

— Entre les mains de Graille répéta le soldat Jérôme.

Le duc d'Orléans alla vers le roi.

— Sire, lui dit-il avec respect, je vous prie d'avoir pour agréable que je prenne avec moi quelques-unes de vos lances pour retirer des griffes de ce noir démon la fleur de notre noblesse

française, notre cousin à tous deux, sire, le fils du plus illustre chevalier que j'ai connu en ma vie, le fils de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours !

Le roi garda le silence et la régente eu le temps de lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Ce fut mon honoré père Louis de France, balbutia l'enfant couronné, qui déféra au parlement la conduite déloyale et traîtreuse de Jacques d'Armagnac.

— Donc, s'écria Orléans, dont le visage exprima la colère, assemblez votre parlement afin qu'il me juge, mon sire, car tout ce qu'a fait Nemours, mon frère et mon ami, moi aussi je l'ai fait !

Charles tremblait déjà, la régente baissait ses yeux dépareillés et sournois. Anne de Bretagne s'avança la tête haute entre le roi et le duc.

— Mon cousin Louis, dit-elle, le roi veut que vous preniez cent lances de ses compagnies et que vous fassiez comme votre cœur vous dira. Sauvez Jean d'Armagnac, mon cousin, non point parce qu'il est fils de son père, lequel fut un rebelle...

Le duc redressa la tête, Anne de Bretagne répéta durement :

— Lequel fut un rebelle... mais parce que Jean d'Armagnac a protégé la vie de notre sire le roi !

Le duc ouvrit la bouche pour répondre avec emportement peut-être ; son regard et celui d'Anne de Bretagne se choquèrent, les sourcils de la jeune reine se détendirent et il y eut comme l'ombre d'un sourire autour de sa lèvre sévère.

Louis d'Orléans s'inclina sur sa main, qu'il baisa. Certains cherchèrent longtemps la raison de cette capitulation soudaine, car Anne de Bretagne l'avait fort malmené.

Quand il se releva il cria :

— A moi les lances de Champagne !

Cent hommes d'armes, en tête desquels marchait le plus jeune des cadets de La Trémoille, se rendirent à son appel.

— Où est mon jeune cousin d'Armagnac ? demanda le duc à Jérôme Ripaille.

— Hélas ! monseigneur, répondit le soldat, Dieu le sait ! Ce que nous pouvons faire c'est de prendre, par assaut, la citadelle de Graille afin de trouver celui que nous cherchons.

Orléans secoua la tête d'un air indécis, puis il salua le roi et la reine, piqua des deux et prit le galop par la rue Geoffroi-Lasnier. Jérôme Ripaille, qui avait emprunté une monture, le suivit de bon cœur et l'on vit bientôt les cent lances de Champagne, conduite par le petit La Trémoille, courir ventre à terre sur la rive droite de la Seine.

Le cortège reprit sa marche lente pendant que les trompettes sonnaient au-devant de la procession ; la duchesse de Bretagne, qui était maintenant toute seule et pensive, se disait :

— Si l'autre était le roi...

### III

JEAN LE BRUN.

Il nous faut rétrograder de quelques heures et revenir au lieu même où commença notre histoire.

La nuit était sombre encore, tout autour du château de la Marche un silence profond régnait. A trois ou quatre cents pas des murailles, le long du canal appelé la Petite Seine et au environs du Pré-aux-Clercs, on voyait luire ça et là quelques feux mourants. Trois ou quatre compagnies d'hommes d'armes, qui n'avaient pu trouver place dans le château, bivouaquaient en ce lieu. D'autres feux brillaient au clos Bruncau, entre Saint-

Sulpico et la porte Saint-Germain. C'était le campement des soudards de Graville qui, cette nuit même, avaient été chassés de leurs positions au nord de Paris.

Il y avait du découragement parmi ces troupes déjà vaincues ; soldats et chefs, harassés de fatigue, dormaient, ceux qui ne sommoillaient point causaient à voix basse autour des feux presque éteints et se disaient, en secouant la tête, qu'on n'avait point vu messire Olivier sur le lieu du combat.

Plusieurs avaient voulu pénétrer dans l'auberge du père Pavot afin de boire le fond de leur escarcelle et de reprendre un peu de bon cœur, mais l'auberge du père Pavot était close et gardée comme une forteresse ; il y avait, disait-on, à l'intérieur des prisonniers et des malades. Nul ne savait le nom des prisonniers.—Les conteurs de nouvelles affirmaient que le bonhomme Pavot avait donné son lit au capitaine Vincent Tarquin, lequel avait perdu un bras à la bataille.

À quelle bataille ? c'était là le mystère, car Vincent Tarquin ne s'était pas plus montré que le sire Olivier lui-même en face des hommes d'armes d'Orléans.

Entre le clos de l'abbaye Saint-Germain et la petite enceinte qui entourait le verger du père Pavot, il y avait un jeune taillis dont les arbres avaient fourni leur contingent au feu des bivouacs, ce taillis n'était pas éloigné de plus d'une centaine de pas du campement du Pré-aux-Cleres. Quand les premières lueurs du crépuscule pénétrèrent entre les pousses des chênes, on eut pu voir, demi-couché sur la mousse, un homme en costume de soldat, armé à la légère, et qui paraissait littéralement rendu de fatigue ; son coude s'appuyait à l'herbe humide, sa poitrine se soulevait par soubresauts convulsifs et un râle sifflait dans sa gorge. Il avait ôté sa toque, ses cheveux longs et plats tombaient en mèches raides sur ses épaules.

— Elle pleure, pensait-il, tandis que sa main maigre et osseuse essuyait une larme au coin de sa paupière, elle est là-bas toute seule, agenouillée à son prie-Dieu... elle compte les heures, elle compte les minutes... Elle appelle son fils, hélas ! son pauvre enfant tant aimé, tout ce qui lui restait en ce monde !

Le soldat passa ses doigts sur son front baigné de sueur froide.

— Et c'est moi, reprit-il, moi qui, dans mon orgueil, me croyait le plus fidèle des serviteurs, c'est moi que Dieu a choisi pour être l'instrument de ce désastre !... Non, non, madame Isabelle ne dit pas : Où es-tu, Tranquille ? mon pauvre ami, toi qui m'as consolée dans ma détresse ? Madame Isabelle me maudit, je le sais bien. Et que ferai-je, moi, si j'étais mère, pour celui qui m'aurait tué mon fils adoré ?

Au plus profond de son angoisse, le pauvre frère Tranquille était toujours lui-même. Il resta un instant immobile, puis sa voix changea et sa tête s'inclina sur sa poitrine, tandis qu'il murmurait :

— Hélas ! hélas ! se reprit-il, il y a un bandeau sur mon intelligence ! je n'aperçois que des fantômes, ce qui est vrai, ce dont je ne peut pas douter, c'est que j'ai vu le fils de ma dame et maîtresse, baigné dans les flots de son sang ! c'est qu'ils ont enlevé Armagnac mourant et qu'à l'heure où je suis là, impuisant et oisif, les misérables creusent sa tombe peut-être !

Il se releva et secoua sa chevelure comme le lion qui va combattre agite sa crinière.

— Et pourtant, je suis fort ! s'écria-t-il avec une exaltation soudaine, je ne le savais pas, moi, mais je suis fort ! Si j'avais été droit, Tarchino, je lui aurais fendu le crâne comme je vais trancher en deux cet arbre, si c'est ma volonté !

Il avait saisi à deux mains son épée qui retomba sur le tronc du jeune chêne avec une violence terrible et qui le coupa comme si c'eût été la tige molle d'un glaïeul.

— Oh ! oh ! brave homme, dit une voix gaillarde à son oreille, la tête de maître Vincent n'est pas si dure que cela !

Jean le Brun, c'était lui, examinait avec attention le tronc de chêne coupé.

— Merci de moi ! murmurait-il. Ce coup de taille eut pénétré un géant depuis le crâne jusqu'aux reins !

— Quant à ce que vous dites, brave homme, reprit-il tout haut, si vous avez couru le long de la rivière et dans les taillis, je n'ai pas épargné non plus, mes jambes ni le reste. Quant je vous ai quitté, là-bas, au-devant du Louvre, on n'entendait plus guère le galop des chevaux. Il n'y avait pourtant que cela pour me guider dans ma chasse. J'ai pris le galop, moi aussi, bien que je n'eusse point de monture, je me suis élané vers la Tour-qui-fait-le-coin, bien persuadé que le bac du passeur devait attendre aux environs. Je ne m'étais pas trompé, mais quand je suis arrivé nos coquins étaient déjà dans le bac et le bac naviguait au milieu de la rivière.

— Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! murmura Tranquille. Et n'y avait-il point d'autres bateaux amarrés sous la Tour ?

— Pas seulement une planche ! répliqua Jean le Brun.

— Alors, il vous a fallu attendre le retour du bac ? dit Tranquille avec découragement.

— Que non point ! s'écria l'ancien page qui se prit à rire de tout son cœur. Tâtez seulement ma casaque et vous verrez si j'ai besoin d'un chaland pour traverser la rivière !

La main de Tranquille palpa les vêtements de Jean le Brun que la rosée nocturne avait empêchés de sécher.

— A la nage ! fit-il en ouvrant de grands yeux. Vous avez traversé la Seine à la nage ?

Il appuya ses deux mains sur les épaules du jeune homme.

— Vous l'aimez donc bien ? balbutia-t-il.

— Ma foi, mon brave homme, je crois que je ne l'aimerais pas mieux s'il était mon propre frère !

— Il y a peut-être longtemps que vous le connaissez ?

— Je le connais depuis avant-hier.

— Et comment avez-vous fait connaissance ?

— A coups d'épée, mon brave homme !

Tranquille recula étonné ; ces mœurs n'étaient pas les siennes et son esprit grave ne pouvait point entrer dans ce courant d'idées.

— L'eau n'est pas froide en cette saison, poursuivit gaiement Jean le Brun. Je suis arrivé sur l'autre rive presque aussitôt que le bac qui s'enfonçait sous sa cargaison de coquins. J'ai pu voir Jean le Blond en travers sur le cheval de Pierre, et madame Blanche, couché sur le garrot du cheval de Raoul. Quand à Vincent lui-même, il était plus pâle qu'un spectre ; la terre fraîche qu'il avait mis sur son bras n'empêchait pas son sang de couler à flots. Il se tenait en selle comme il pouvait et j'ai cru plus d'une fois qu'il allait choir sur la route.

— Mais Jean d'Armagnac ? interrompit Tranquille, parlez-moi de Jean d'Armagnac !

La figure espiègle du jeune soldat prit un air pensif qui ne lui était pas ordinaire.

— Il s'appelle donc bien vraiment Jean d'Armagnac ? murmura-t-il.

Puis il secoua la tête comme s'il eut voulu chasser une idée importune et poursuivit d'un accent délibéré :

— Quatre jambes valent mieux que deux, mon brave



homme ! Aussitôt débarqués les coquins ont pris le galop. tout ce que j'ai pu faire c'est de ne pas perdre entièrement leurs traces.

— Alors vous savez où il est ? s'écria Tranquille.

Jean le Brun fit un signe de tête affirmatif.

— Je peux dire que si je l'ai su, ce n'a pas été sans peine, continua-t-il, je les perdus de vue au bout du petit Pré-aux-Clores et je ne fis pas beaucoup d'efforts pour les rejoindre, parce que j'avais l'idée qu'ils se rendaient tout droit à l'hôtel de la Marche. Il était environ minuit quand j'arrivai au château.

— Mais le diable s'en mêlait, voyez-vous bien, brave homme, reprit Jean le Brun. A l'hôtel, on n'avait vu ni Vincent Tarquin, ni son prisonnier, ni madame Blanche.— Seulement, voici autre chose ! le soldat Raoul était venu quérir maître Annibal Cola, barbier étuviste, abstracteur de quintessence, empoisonneur de rats et médecin d'hommes, pour un malade qui n'était autre que maître Vincent lui-même. J'avais fait fausse route, mais je me remis aussitôt en quête.

Il n'y a pas plus d'une heure de cela, je vins en rôdant, jusqu'à l'auberge du père Pavot que je trouvai fermée comme une maison forte avec des sentinelles au-devant du seuil, je fis le tour et c'est là que je vis bon...

— Que faites-vous, jeune homme ? demanda Tranquille qui suait à grosses gouttes.

— Connaissez-vous Miretto ? dit Jean le Brun.

— Non, jeune homme, non, je ne connais pas Miretto.

— Tant pis pour vous, brave homme ! Miretto a pour mère l'aubergiste de la Pie au quartier des Halles, qui est la femme de maître Pavot, aubergiste, hors des murs. Miretto, que vous ne connaissez pas va être notre providence, sans elle, vous ne me verriez pas si gaillard ! car du diable, si je saurais comment servir mon frère Jean le Blond !

— Ecoutez ! interrompit Tranquille dont la détresse devenait visible, expliquez-vous autrement au nom de Dieu ! car vous me faites mourir !

Jean le Brun le regarda tout surpris.

— Il me semble pourtant, répliqua-t-il, que je ne parle pas par énigmes... mais si vous voulez tout savoir d'un seul coup, brave homme, je vais tout vous dire : Je connais l'auberge du père Pavot, pour l'avoir peut-être un peu trop fréquentée. Derrière la salle où l'on boit, il y a trois chambres, j'ai vu que les trois chambres étaient éclairées, et je me suis hissé sur mes poignets pour regarder ce qu'il y avait dedans.

J'ai vu dans la première, maître Vincent, aux mains de son respectable parent, maître Annibal Cola ; maître Annibal pensait le bras de maître Vincent, lequel tordait la bouche comme un homme qui renie Dieu savamment et par habitude.

Dans la seconde enambre, j'ai vu la Petite Miretto dont je vous parlais tout à l'heure avec un innocent qui a nom Simonot et que je compte rouer de coups à la prochaine occasion, pour des causes qui me sont particulières. Dans la troisième chambre enfin j'ai vu mon frère Jean le Blond couché sur un bon lit, la figure un peu pâle, mais dormant comme un bienheureux.

Tranquille joignit les mains pendant que deux larmes roulaient le long de ses joues, puis, sans mot dire, il prit sa course à longues enjambées dans la direction de l'auberge du père Pavot. Jean le Brun courut après lui et l'arrêta par la manche.

— Où allez-vous donc, bonhomme, s'écria-t-il en riant ? si je suis ici, bavardant comme je fais, c'est que nous avons le temps... Vous n'êtes pas au bout et j'ai encore bien des choses à vous dire.

Pendant que j'étais à me demander comme je m'y prendrais pour attirer l'attention de Mirette sans éveiller les soupçons de ce grand idiot de garçon d'auberge, Tarchino s'est mis tout à coup à pousser des cris furieux : il paraît que son cousin Annibal Cola n'a pas la main légère. Je suis retourné à la première fenêtre et j'ai vu Tarchino l'écume à la bouche, qui s'était levé debout sur son lit et que les aides du charlatan avaient bien de la peine à contenir. Il étouffait, il demandait de l'air. On a ouvert la croisée et j'ai pu entendre alors tout ce qui se disait à l'intérieur.

— Que le diable mette seulement sous ma main ce misérable Jean Roland, hurlait Tarquin avec frénésie, je lui crèverai les deux yeux, je lui arracherai les entrailles et je ferai rougir au feu ma dague pour la lui plonger dans le cœur !

— Qui est ce Jean Roland ? demanda Tranquille.

— C'est moi, répondit l'ancien page, mais ne faites pas attention... maître Tarquin a la fièvre chaude et c'est bien le moins qu'il se fâche un petit peu contre celui qui l'a rendu manchot. Quelque chose de pire, c'est qu'il disait, quand il était las de vomir ses invectives contre moi. « Du moins je tiens l'autre ! Personne ne pourra me l'arracher, et celui-là paiera pour tous ! »

— Et vous dites que nous avons le temps ! s'écria Tranquille, dont les cheveux se dressaient sur sa tête, ce Vincent Tarquin est un tigre qui va dévorer mon pauvre seigneur !

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

Dans le numéro du 22 courant, ce journal commencera la publication d'un roman historique canadien, intitulé : LE GRAND VAINCU. Il est rempli d'intérêt.

## DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ.

AVIS AU PUBLIC.—La société existant entre MM. Houle, Dussault et Morneau, et désignée par « HOULE & CIE. », ayant été dissoute de consentement mutuel, la publication du journal le « Feuilleton Illustré » se continuera sous les nom et raison de « MORNEAU & CIE. »

Les messieurs plus haut nommés ayant cédé la propriété du « Feuilleton Illustré » ainsi que toutes les créances dues ou à échoir à MM. Morneau & Cie., ces derniers prient les personnes endettées au « Feuilleton Illustré » de bien vouloir régler immédiatement.

## « LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feu Illustré, Boite 1086 B. P. »

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL